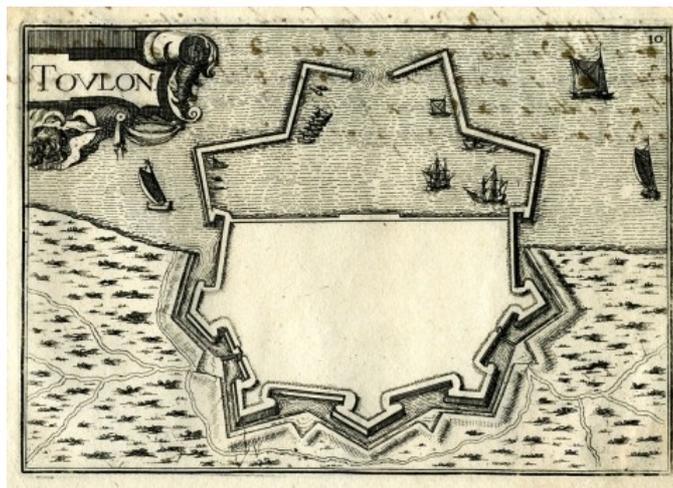


Café Histoire Toulon



Toulon vers 1630

Illusions et désillusions du Progrès dans la littérature

Exposé fait à Toulon le 28 janvier 2012

par Danièle Masson

Édition électronique réalisée par
Cafehistoirtoulon@gmail.com
et
La Nouvelle Revue Universelle

Cycle de conférences 2012
Les illusions du Progrès

« *Quand un Mistral nous exhorte à la foi dans l'an nouveau... cette confiance dans l'avenir n'a rien de commun avec le sens de l'histoire des progressistes: c'est la foi dans l'éternité qui rejaillit sur le futur* ».

Gustave Thibon, in *Notre regard qui manque à la lumière*

Quand Philippe Lallement m'a recommandé de traiter des illusions du progrès dans la littérature, j'ai trouvé le sujet anachronique. Si le culte du progrès a atteint son apogée au XVIIIème et au XIXème siècle, on fait plutôt, aux XXème et XXIème siècles, le procès du progrès. En 1908 déjà, Georges Sorel écrit *Les illusions du progrès*, et la notion même d'illusions montre qu'on en est débarrassé, qu'on est désillusionné. D'ailleurs, en 1968, Raymond Aron écrit *Les désillusions du progrès*. Plus près de nous, François Furet publie en 1995 *Le passé d'une illusion* (il s'agit de l'illusion communiste après l'implosion de l'URSS). Nicolas Baverez écrit *La France qui tombe* et Jean Pierre Dupuy *Le catastrophisme éclairé*. Bref, l'heure est plutôt aux déclinologues et aux prophètes du pire.

Pourtant, quelques folies contemporaines, comme la toute puissance du pédagogisme, la théorie du gender, l'eugénisme, l'euthanasie, les manipulations génétiques, ont quelque chose à voir avec le culte du progrès. Et donc, en l'étudiant avec vous, j'essayerai d'en dégager les enjeux contemporains.

En guise d'introduction, je vous propose une rapide promenade sémantique pour cerner le sens du mot progrès, qui est historiquement situé. Puis un plan en quatre parties. Premier point, quelques illustrations du progrès comme article de foi ou au contraire comme idole à briser, car il y a aux mêmes époques, des progrèsphiles, des progrèsphobes et des progrèssceptiques. La deuxième partie sera consacrée à définir le progrès comme religion substitutive, la troisième à montrer en quoi la foi au progrès suppose un bouleversement dans l'idée que l'on se fait de l'homme. Et dans le dernier point, on verra les désillusions du progrès.

Dans la mesure du possible, je vous indiquerai au fur et à mesure les livres et les auteurs à lire pour approfondir la question, et vous me pardonnerez, j'espère, de peut-être abuser des citations.

Donc, d'abord, une brève promenade sémantique

Le progrès, dans son sens actuel, date en gros du XVIème siècle. Le mot vient du latin *progredior*, *progressus*, qui veut dire marche en avant au sens spatial, sans connotation morale : on peut très bien avancer et aller dans le mur. Par analogie on

parlera du progrès d'un art ou d'une science, tout comme des progrès d'une maladie ou d'un incendie. Mais déjà Montaigne, au XVIème siècle, fait sien le sens moral du progrès comme chemin vers la vertu. Avec Francis Bacon (1623) et Condorcet (mort en 1794) le progrès devient un processus favorable, nécessaire, continu, linéaire, cumulatif, irréversible, illimité.

I – Quelques illustrations chez les dévots ou les pourfendeurs du progrès

Le progrès suppose un temps fléché : le meilleur est devant nous. Or, pour la mythologie grecque, avec Hésiode par exemple (VIIIème siècle avant Jésus Christ) c'était mieux avant. Avec le mythe de l'âge d'or dans *Les travaux et les jours*, Hésiode raconte la création par les dieux de cinq races d'hommes successives : la race d'or, heureuse et sans soucis, cultivant une terre qui produisait d'elle-même. Puis vient la race d'argent, puis la race de bronze, puis la race des héros (ceux de *l'Iliade* et *l'Odyssée*), enfin la race de fer, qui connaît misère et souffrances. Pour Hésiode, les progrès techniques sont autant d'éloignements du paradis primitif, autant d'étapes vers la décadence.

Au XVIIIème siècle français, Voltaire réagit contre Hésiode dans un poème bien connu, *Le Mondain* :

« Regrettera qui veut le bon vieux temps, // Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée, // Et les beaux jours de Saturne et de Rhée, // Et le jardin de nos premiers parents ; // Moi, je rends grâce à la nature sage // Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge // ...Ce temps profane est tout fait pour mes moeurs // Ah le bon temps que ce siècle de fer ! ».

...allusion à la race de fer d'Hésiode.

Huitième siècle avant, dix-huitième siècle après : on pourrait croire que les décadentistes viennent avant, les progressistes après, et que le progressisme en soi est déjà un progrès de la pensée.

En réalité, progrès comme article de foi et crise du progrès se vivent ensemble. Prenons le XIXème siècle. Victor Hugo « *le plus grand écrivain français, hélas* » disait Gide, en tout cas le plus sublime des écrivains français de gauche, écrivait dans *Les Misérables* :

« Citoyens, le XIXème siècle est grand, mais le XXème siècle sera heureux. Alors, plus rien de semblable à la vieille histoire, on n'aura plus à craindre, comme aujourd'hui, une conquête, une invasion, une usurpation, une rivalité de nations à main armée... un partage de peuples par congrès... un combat de religions se rencontrant de front... on n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage... les batailles et tous les brigandages du hasard dans la forêt

des événements... on pourrait presque dire : il n'y aura plus d'événements. On sera heureux ».

On ne peut pas dire que Hugo ait été bon prophète, mais au même siècle, Balzac, lui, moquait les dévots du progrès avec une ironie savoureuse : « *Les hommes de progrès sont pour les chemins de fer, le makintosh, les pénitenciers, le pavage en bois, l'indépendance des nègres, les caisses d'épargne, les souliers sans couture, l'éclairage au gaz, les trottoirs en asphalte, le vote universel* » (*Le député d'Arcis*)

Même ironie décapante chez notre contemporain Jean Claude Michéa : « *D'un côté la science, l'ordre, le progrès, l'internationalisme, les avions, l'acier, le béton, l'hygiène ; de l'autre la guerre, le nationalisme, la religion, la monarchie, les paysans, les professeurs de grec, les poètes, les chevaux* ».

Baudelaire déjà pointait le vice des progressistes : l'irresponsabilité personnelle et la confusion du progrès technique et du progrès moral : « *La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de Belges. C'est l'individu qui compte sur son voisin pour faire sa besogne... La vraie civilisation n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel* ».

Plus près de nous, Bernanos voit dans les fournisseurs d'optimisme « *une escroquerie à l'espérance* », et renvoie dos à dos optimistes et pessimistes : les premiers sont des imbéciles heureux, les seconds des imbéciles malheureux. Bernanos moque les dévots de la démocratie ; « *la démocratie est, à notre époque, l'ingrédient indispensable au progrès... L'homme de 1900 n'en séparait pas l'idée de celle d'un progrès fatal et indéfini* ».

Un siècle plus tôt, Flaubert montrait que l'égalitarisme démocratique est une machine à broyer les intelligences : « *J'immolerais les grands hommes à tous les imbéciles. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne... que les grands hommes deviendront inutiles* ».

II – Une religion substitutive

Après ces illustrations, je vais m'attacher à la racine de l'idée de progrès, à ce qu'elle est en profondeur, c'est-à-dire une religion substitutive, plus précisément une gnose.

La foi au progrès va de pair avec le déclin de Dieu. Pas forcément l'athéisme. Si l'on regarde la philosophie des Lumières au XVIIIème siècle, on a le christianisme tiède de Montesquieu, le christianisme sentimental de Rousseau, l'athéisme de Diderot et surtout le déisme de Voltaire : Dieu horloger, créateur, n'intervient pas dans les affaires humaines. L'horloge qu'il a créée n'a pas besoin d'être remontée, Dieu est réduit au

chômage technologique. Ne nous intéressons donc pas à la cité de Dieu, mais aménageons la cité d'ici bas : c'est le sens de Candide, qui veut cultiver son jardin. Plus tard, Max Weber évoquera le désenchantement du monde : le monde est déserté par Dieu, et pour les philosophes des Lumières ce désenchantement du monde, c'est une bonne nouvelle.

Mais, à l'homme délié de Dieu, il faut une religion de remplacement : ce sera la religion du progrès. Pierre-André Taguieff l'appelle une gnose, c'est-à-dire un savoir qui sauve, qui a réponse à tout. La gnose a son credo : « *tout va bien, et tout ira mieux encore demain* ». Elle a son ontologie : tout est en progrès, de la nature à l'histoire ; son anthropologie : l'homme est indéfiniment perfectible ; sa morale : l'homme doit contribuer au progrès. Comme toute gnose, elle est dualiste : le bien, c'est le progrès et ses dévots ; le mal, ce sont les obstacles aux progrès, les forces de la réaction et de l'obscurantisme, les frileux, les crispés, les passésistes, etc.

La différence entre la foi chrétienne et la gnose, c'est que la gnose, comme l'idéologie dont elle est proche, n'admet pas de mystère, pas de zone d'ombre, promet le paradis sur terre et tire sa certitude d'elle-même. Comme le dit Alain Besançon, l'homme de foi sait qu'il croit, mais l'idéologue ou le gnostique croit qu'il sait.

On peut remonter plus haut que le 18ème siècle, à Joachim de Flore, par exemple, au XIIème siècle. Flore pratiquait déjà une sécularisation du christianisme. Il croyait qu'après l'âge du père (l'Ancien Testament), puis l'âge du Fils (le Nouveau Testament), viendrait l'âge du Saint-Esprit, et avec lui l'avènement du salut dans le monde. Des musulmans croient aujourd'hui que ce troisième âge, c'est le Coran, sceau du prophète, révélation définitive.

La vision de Joachim de Flore, c'est, comme le disait Gustave Thibon dans *Notre regard qui manque à la lumière*, demander au temps de tenir les promesses de l'éternité, et confondre la religion du progrès avec la vertu chrétienne d'espérance : « *Quand un Mistral nous exhorte à la foi dans l'an nouveau... cette confiance dans l'avenir n'a rien de commun avec le sens de l'histoire des progressistes : c'est la foi dans l'éternité qui rejaillit sur le futur* ». Au contraire, les progressistes croient que tout progrès leur est favorable, même celui qui les menace et les détruit. Ils ressemblent, dit Thibon, à des oies qui défileraient en criant « *vive le foie gras !* »

Il y a un autre exemple, au 16ème siècle, de la rupture avec la conception chrétienne de l'homme et de sa version sécularisée : c'est Rabelais et son abbaye de Thélème. Rabelais imagine une abbaye idéale, mixte et centre de préparation au mariage, mais réservée aux « *gens libères, bien nés, bien instruits* », et dont la devise ne serait pas « *ora et labora* », mais « *fais ce que voudras* ». La liberté est donc la règle, Thélème signifiant en grec « *volonté libre* ». Liberté sans anarchie, puisque tous « *en louable émulation, faisaient tous ce qu'à un seul voyaient plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une disait « buvons », tous buvaient* ». Reconnaissons qu'un tel ordre n'est pas difficile à exécuter.

Remarquez que la règle de Thélème est inspirée de Saint Augustin : « *ama et quod vis fac : aime et fais ce que tu veux* ». Étant entendu que celui qui aime Dieu ne

fait pas n'importe quoi, mais que son action est modelée par l'amour de Dieu. Mais Rabelais coupe la face religieuse de la formule. La liberté de l'homme s'instaure en rupture avec Dieu et André Glucksmann, dans son livre *Les maîtres penseurs*, rappelle que « *tout est permis* » se lit « *Si Dieu est mort, tout est permis* ».

L'optimisme rabelaisien ouvre la voie à l'optimisme de la philosophie des Lumières. Saint-Just affirme que « *le bonheur est une idée neuve en Europe* », et l'on sait comment la Révolution française a réalisé ce bonheur. À son service, la déesse Raison que Diderot, dans *l'Encyclopédie*, définit ainsi : « *La raison est à l'égard du philosophe ce que la grâce est à l'égard du chrétien* ». Il ne s'agit donc pas des noces de la raison et de la foi chrétienne chères à Benoît XVI, mais d'une raison en rupture avec la foi, une raison critique, sceptique, caustique, qui répudie les dogmes et cherche à déconstruire plus qu'à comprendre.

Prenant comme modèle Newton qui observe et analyse, la raison des philosophes du XVIIIème siècle part, non des principes, mais des faits. Et pour elle, ce sont les sensations qui produisent les idées et donc l'éducation est toute puissante. « *Si je démontrerais, écrit Helvetius, que l'homme n'est vraiment que le produit de son éducation, j'aurais sans doute révélé une grande vérité aux nations* ». D'où, au 18ème siècle, la floraison de traités sur l'éducation, de Rousseau à Condorcet : l'esprit de l'enfant est pour eux une argile que l'on peut modeler à sa guise. Les *pédagogistes* actuels sont les héritiers, de ce point de vue, de la philosophie des Lumières.

D'où l'optimisme qui, avec Fontenelle par exemple, (*Digression sur les anciens et les modernes*) conçoit l'humanité comme un seul homme qui a eu son enfance, sa jeunesse, son âge mur, mais « *cet homme-là n'aura pas de vieillesse. Les hommes ne dégénéreront jamais et les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont s'ajouteront toujours les uns aux autres* ». Une expression de cet optimisme est l'impérialisme colonial. Selon Fontenelle, les peuples d'Amérique étaient dans l'enfance, ne connaissant ni sciences, ni art ; Christophe Colomb leur apporte les bienfaits de la civilisation. Jules Ferry reprendra cette idée pour lui, les peuples européens, races supérieures, réalisent la mission universelle des peuples éclairés appelés à civiliser les peuples obscurs, ou races inférieures.

Une croyance essentielle des philosophes du XVIIIème siècle est que le progrès scientifique implique ipso facto le progrès moral. L'idée vient de Descartes ; pour lui, l'homme est maître et possesseur de la nature. Thibon commente : la nature était amante, elle devient esclave. La nature est ce qui doit être conquis ; l'homme l'exploite en maître, en propriétaire, en bénéficiaire exclusif.

En 1623, Francis Bacon écrit *La Nouvelle Atlantide* ou *La cité idéale*. Il imagine une cité idéale située sur une Île, où Salomon, le père de la maison, exprime ainsi son programme : « *Notre fondation a pour fin de connaître les causes et le mouvement secret des choses et de reculer les bornes de l'Empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles* ».

Réaliser toutes les choses possibles, affirmation capitale : tout ce qui est possible est permis. « *Le monde, écrit Trotski, est comme une argile docile permettant de*

sculpter les formes de vie les plus parfaites ». Modelage du monde, modelage de la nature, et pourquoi pas modelage de la nature humaine. Le clonage, les manipulations génétiques, l'avortement et l'euthanasie se justifient par l'idée baconienne que tout ce qui est techniquement possible est moralement permis. Francis Fukuyama, Américain d'origine japonaise, s'inquiète des progrès des biotechnologies capables de franchir les limites de la nature humaine par le clonage et la création de bébés sur mesure : peu de bébés donc, mais des bébés réussis.

Le Professeur Bernard Debré (frère de Jean Louis) a publié en 2000 un livre inquiétant intitulé *La grande transgression, l'homme génétiquement modifié* : « *Le XXIème siècle sera celui des transgressions suprêmes. La conception même de l'homme et du vivant va changer. Ce qui est prévu se fera. C'est inéluctable voire souhaitable. Les enfants ne seront plus conçus de la même façon : les animaux, les plantes, les machines et les clones viendront en aide à ce mutant en quête d'une éternité désormais envisageable* ». Dans ce texte, Bernard Debré transmue le possible en probable, le probable en inéluctable, et l'inéluctable en souhaitable. On est passé de la maîtrise et de la transformation de la nature à la maîtrise et à la transformation par l'homme, de sa propre nature.

III – Et j'en viens à ma troisième partie :

Selon les termes mêmes de Bernard Debré, une telle maîtrise implique un bouleversement dans la conception même que l'on se fait de l'homme.

Ce bouleversement, nous allons le voir sous trois angles : l'angle éthique et la théorie de gender, l'angle économique et l'ultra libéralisme, l'angle politique et la conception révolutionnaire.

Le meilleur angle d'attaque, pour l'éthique, c'est Jean Paul Sartre et la Grande Sartreuse Simone de Beauvoir. Pour Sartre, il n'y a pas de loi naturelle, l'homme n'a pas de nature puisqu'il n'y a pas de Dieu pour lui en donner une. L'homme donc, selon Sartre, « *n'est rien d'autre que ce qu'il se fait* ». Il n'a pas une liberté, il est sa liberté. Mettant en pratique l'existentialisme sartrien, Simone de Beauvoir écrit *Le deuxième sexe* (et non le beau sexe ou le sexe faible, ce qui serait une discrimination fâcheuse). Et elle écrit « *on ne naît pas femme, on le devient* ». La différence entre les petits garçons et les petites filles n'est donc pas naturelle, puisqu'il n'y a pas de nature, elle est culturelle.

Remarquez que ces présupposés sont exactement ceux de la théorie de gender. Gender et non genre, parce que l'idéologie est née aux États-Unis, mais surtout parce qu'en français le mot « *genre* » désigne l'altérité des sexes : genre masculin ou féminin. Et l'on sait que l'embryon, dès la première cellule issue de la fécondation, est déjà fille ou garçon : chromosomes féminins XX et masculins XY déterminés de façon définitive.

Or, dans les manuels scolaires destinés aux élèves de Première, cette évidence est occultée. Exemple le manuel Bordas : « *L'identité sexuelle, c'est-à-dire le genre dans lequel nous sommes socialement reconnus, ne dépend pas uniquement du sexe phénotypique à la naissance. Cette identité sexuelle s'établit dans la petite enfance et la façon dont le jeune enfant est éduqué joue un rôle important* ». Il y a là une véritable déconstruction (très à la mode) de la nature humaine au profit d'une pseudo liberté de choix de son sexe considérée comme un progrès. Il s'agit bien d'une option philosophique : non se connaître soi-même pour devenir ce que l'on est (Socrate), mais s'autocréer pour devenir ce que l'on veut être : transgression de la nature que l'on peut modifier à son gré, au nom du sacro-saint culturel.

Si l'on s'attache maintenant à l'idéologie du progrès en fonction des sociétés qu'elle propose, on aboutira à deux sociétés antagonistes : la cité libérale et la cité socialiste.

La société libérale, c'est ce que Jean-Claude Michéa appelle, et c'est le titre de son livre, *L'empire du moindre mal*. Le libéralisme vient de Voltaire. Voltaire contre la conception pascalienne, et tout simplement chrétienne, de l'homme déchiré entre le bien et le mal, estime que si rien n'est parfait, tout est passable. Il faut donc laisser le monde aller comme il va, et le monde va mieux avec les échanges et le commerce. Il en fait l'éloge dans *Le Mondain* :

« *Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux // Qui, du Texel, de Londres, de Bordeaux // S'en vont chercher, par un heureux échange // De nouveaux biens, nés aux sources du Gange, // Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans, // Nos vins de France enivrent les sultans* ».

En somme, pour Voltaire, la mondialisation, déjà, est le meilleur moyen d'éviter le choc des civilisations. Il vaut mieux enivrer les musulmans chez eux que de les laisser nous agresser chez nous.

Jean Claude Michéa explique ainsi le libéralisme : le libéralisme, tenant compte de la nature foncièrement amoralisée de l'homme, dont le critère suprême est l'intérêt personnel imagine un mécanisme à double engrenage : chacun a intérêt à obéir à l'État de droit ; l'égoïsme est en somme la vraie source de toutes les vertus publiques. Karl Polanyi commente : « *la culture libérale est un mélange de pessimisme puritain par rapport à la nature humaine et d'optimisme utopique concernant les vertus harmonisatrices du laisser-faire* ». Elle suppose un homme monade – qui ne songe qu'à soi – et nomade comme l'avait voulu Voltaire. C'est aussi le mot d'ordre de la directive Bolkenstein : « *La libre circulation des marchandises, des capitaux, des services et des hommes* ». Comme le dit Michéa, la mobilité perpétuelle est au cœur de toutes les théories de l'économie capitaliste. Le bien, c'est le nomadisme, le mal c'est l'enracinement, l'ennemi c'est « *le barbare, le gentil, le goy, le gadjo, le toubab, le gaulois* ». On dirait aujourd'hui : *le souchien*.

Pour Michéa, donc, le libéralisme, c'est l'empire du moindre mal. Mais pour Francis Fukuyama, dont on a déjà parlé, le capitalisme libéral, c'est le parachèvement du progrès. C'est la thèse de son livre *La fin de l'histoire*, publié après la chute du mur

de Berlin. Après l'implosion du communisme, advient la société capitaliste libérale, comme horizon indépassable et stade final de l'histoire. Les religions et les appartenances ethniques auront disparu : l'État libéral moderne incarnera « *l'autonomie absolue de la conscience* » et donnera « *satisfaction à un éventail de désirs* ». Plus de guerres, plus de conflits : on pourra dire avec Hugo : « *le XXIème siècle sera heureux* ».

Aux antipodes de la cité libérale, qui prend l'homme tel qu'il est ou tel qu'on croit qu'il est, il y a la cité socialiste. Ce n'est pas l'empire du moindre mal, c'est l'empire du Bien qui suppose la fabrique d'un homme nouveau. On en a déjà l'idée dans *Le Contrat social* de Rousseau : le législateur selon son cœur doit se sentir en état de changer la nature humaine. Or *Le Contrat social* était le livre de chevet de Lénine. Le marxisme-léninisme prétend créer un type d'homme nouveau, en vue d'une société sans classe, unifiée, pacifiée, heureuse. Version finale équivalente à celle de Fukuyama, mais par des moyens violents : pour Marx, « *la violence est l'accoucheuse de toute société grosse d'une société nouvelle* ». C'était aussi le but et le moyen de Robespierre : « *Pour arriver au règne paisible des lois constitutionnelles, il faut terminer la guerre de la liberté contre la tyrannie et traverser heureusement les orages de la révolution* ». Et donc la paix par la guerre et l'holocauste des hommes d'aujourd'hui pour le bonheur des hommes de demain.

IV – D'où les désillusions du progrès

Qu'il s'agisse de la révolution soviétique ou de la révolution française, après les grands soirs, les aubes sont navrantes. On peut l'illustrer par le destin de Condorcet. Élu en 1782 à l'Académie française, il y chante des hommes éclairés et « *le bonheur des générations qui n'existent pas encore* ». En 1791, il est élu à l'Assemblée législative, et en 1792 à la Convention. Il refuse de voter la mort du roi. Dénoncé par Chabot pour avoir critiqué un projet de Constitution, il se cache pendant cinq mois chez une famille amie et met à profit cet exil intérieur en écrivant *Une Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Il y réinterprète l'utopie de Francis Bacon en décrivant le genre humain « *marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la sécurité, de la vertu, du bonheur* ». Au bout de cinq mois, ne voulant pas exposer son hôtesse à des représailles, il quitte son refuge. Il est arrêté, incarcéré. Le 29 mars 1794, on le retrouve mort dans sa prison. Un suicide sans doute, pour éviter la guillotine : sa fille témoignait qu'il portait toujours sur lui des livres et une préparation concentrée d'opium.

Le destin de Condorcet illustre, après le désenchantement du monde, le désenchantement de l'histoire. Exit le messianisme révolutionnaire. Quant à la révolution communiste, la publication à partir de 1974 des œuvres d'Alexandre Soljenitsyne a surabondamment montré que « *le Goulag est l'unique vérité possible de l'illusion socialiste* ». « *La longue agonie de l'idée du progrès* » selon l'expression de Pierre-Andrée Taguieff, s'accélère avec les deux guerres mondiales. Le philosophe

britannique Robin Collingwood traduit ainsi l'impact de la guerre de 14-18 sur les esprits : « *La guerre fut un triomphe sans précédent pour les sciences, le signe non ambigu de la victoire totale du projet baconien de maîtrise de la nature. Bacon avait promis que le savoir serait pouvoir et pouvoir il a été : pouvoir de détruire les corps et les âmes des hommes plus rapidement que ne l'avait fait auparavant l'action humaine* ».

Ainsi les progrès scientifiques nourrissent les passions destructrices et permettent le surgissement d'une nouvelle barbarie, celle de la guerre technicisée. Guerres mondiales, puis un nouveau type de guerre, la guerre propre ou zéro mort. La littérature contemporaine illustre abondamment ce type de guerre. Je vous en donne trois exemples. Louis Ferdinand Céline, dans *Le voyage au bout de la nuit*, à propos de 14-18 : « *Serais-je le seul lâche sur la terre ? Perdu parmi des millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volant, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon... pour tout détruire, Allemagne, France et continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas) et tellement plus vicieux... Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique. On est puceau de l'horreur comme on l'est de la volupté. Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépuclé* ».

Alexis Jenni, prix Goncourt 2011 pour son roman *L'art français de la guerre*, à propos de la guerre américaine en Irak : « *Les Irakiens ne disposent pas d'une mort par personne, ils furent tués en masse... Ils sont morts en gros, on n'en retrouvera rien. Leur nom n'a pas été gardé. Dans cette guerre, il meurt comme il pleut, le « il » désignant l'état des choses, processus de la nature auquel on ne peut rien... Ce fut une guerre propre qui ne laissera pas de tâches sur les mains des tueurs. Il n'y eut pas vraiment d'atrocité, juste le gros malheur de la guerre, perfectionnée par la recherche et l'industrie* ».

Enfin Régis Debray, dans son livre *A un ami israélien* à propos de l'offensive de l'armée d'Israël sur Gaza, en janvier 2009 : « *Dans une guerre coloniale vieille école, entre le mousqueton et la sagaie, le bombardier et le molotov, le napalm et le plastic, le ratio des pertes entre l'armée régulière et les irréguliers est en général à chaque cran de un à dix. Vous l'avez fait passer de un à cent. Sans coup férir. Impeccable. Mille quatre cent cinquante Palestiniens tués, dont 410 enfants et 104 femmes, contre treize Israéliens* ».

Ainsi se développe l'idée que le progrès technique n'entraîne pas le progrès moral, mais qu'il favorise au contraire une rebarbarisation de l'humanité. Soit par effets pervers : la barbarie se fait au nom du bonheur futur – « *tous les assassins voient la vie en rose, ça fait partie du métier* » disait Céline – soit par réfutation empirique : l'homme n'est pas l'animal critique et raisonnable d'Aristote, mais plutôt l'*homo homini lupus*, l'homme loup pour l'homme conçu par Hobbes ou bien encore, le prédateur défini par

Splengler, pour lequel le progrès techno-scientifique est une tentative faustienne qui conduit à l'autodestruction.

Et ainsi, la thèse de Fukuyama, du bonheur et de la paix à l'horizon de la société libérale, est confrontée à une autre thèse plus crédible, celle du choc des civilisations initiée par Samuel Huntington, relayée par Aymeric Chauprade avec sa *Chronique du choc des civilisations* et tout récemment par l'américain Christopher Caldwell, avec un livre choc qu'il faut lire toutes affaires cessantes, *Une révolution sous nos yeux, comment l'islam va transformer la France et l'Europe*.

Quant à la société libérale idéale fantasmée par Fukuyama, elle a ses pourfendeurs aussi bien chez les historiens des idées comme Jean Claude Michéa et Pierre André Taguieff, que chez les romanciers comme Michel Houellebecq.

Taguieff s'insurge contre le bougisme qu'il définit comme le degré zéro de l'idéologie du progrès, et face à un capitalisme mondialisé, il en appelle à un conservatisme de résistance.

Michéa vient de publier *Le complexe d'Orphée*, allusion au mythe grec : Eurydice, mordue par un serpent le jour de ses noces avec Orphée, est entraînée aux Enfers par Hadès. Orphée, par sa lyre et ses poèmes l'amadou et le persuade de la laisser revenir avec lui. Seule condition : qu'il ne se retourne pas. Évidemment il se retourne et perd à jamais sa bien aimée. L'Orphée moderne, selon Michéa, c'est celui à qui il est interdit de regarder en arrière : on n'arrête pas le progrès, le capitalisme et la mondialisation. Contre cette injonction, Michéa moque la gauche Kérosène et fait l'éloge du rétroviseur, c'est-à-dire qu'il conseille la réappropriation du passé pour féconder l'avenir.

Mieux que les historiens des idées, le romancier Michel Houellebecq fait une critique corrosive et impitoyable de la société libérale moderne. Son prix Goncourt 2010, *La carte et le territoire*, n'est peut-être pas son meilleur roman, mais on peut en retenir quand même sa démolition de ce qu'il est convenu d'appeler « *l'art contemporain* », et une évocation décapante de la vieillesse. Jean Pierre Martin achève sa vie dans une sorte de mouvoir *high tech*, et refuse la déchéance de l'âge en allant se faire euthanasier à Zurich. Euthanasie que Houellebecq taxe de « *régression de la civilisation* », et la crémation d'« *anthropologiquement impie* ». Et puis, l'auteur nous propose une fin relativement optimiste : le roman s'achève en 2030 : après plusieurs crises plus violentes que celle de 2008, la France s'en sort bien, redevenue agricole et touristique, riche de sa démographie, après « *l'immigration tombée presque à zéro depuis la réduction drastique des mesures de protection sociale intervenue au début des années 2020* ».

Mais surtout, le premier grand roman de Houellebecq, *Les particules élémentaires*, fut l'événement de la rentrée littéraire 1998. L'auteur y présente deux demi-frères issus de la génération 68, dont le mot d'ordre est « *vivre sans temps mort, jouir sans entraves* ». Mais Bruno Clément s'épuise dans des aventures sexuelles qui masquent mal le drame de l'impuissance, et Michel Dzierzinski, chercheur en biologie, mène une vie sans amour et reste persuadé que ses travaux préparent l'avènement d'une

nouvelle espèce humaine, asexuée et immortelle. Remarquez qu'il lui donne le nom – Dzierzinski – d'un organisateur de la Révolution d'octobre, directeur de la Tcheqa puis du Guépéou.

Bref le thème du livre, c'est la faillite de la liberté et la dissolution des liens. Les hommes y sont des monades et des nomades, réduits à de simples particules élémentaires et coupés de toute transcendance, privés jusqu'au désespoir des liens qui nouent les êtres les uns aux autres. Houellebecq y définit ainsi la liberté sexuelle : « *Un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. Comme l'indique le beau mot de « ménage », le couple et la famille représentaient le dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché* ».

Ses autres romans s'attaquent aux dérives des sociétés libérales contemporaines. *Plateforme* traite du tourisme sexuel en Thaïlande et s'achève par un attentat islamiste, prémonitoire de l'attentat de Bali, survenu peu après.

La possibilité d'une île s'attaque au thème du clonage, des personnages extraterrestres, les Elohim, étant capables de fabriquer directement des êtres humains adultes, à partir du schéma fourni par l'ADN. Ainsi défilent, après Daniel I, ses clones, jusqu'à Daniel 25. Mais pour rendre possible son clone, il faut que l'homme se suicide. Houellebecq sème dans son roman quelques piques, et je ne résiste pas au plaisir de vous en citer deux : « *dans le monde moderne, on pouvait être échangiste, bi, trans, zoophile, mais il était interdit d'être vieux* ». Ou encore : « *c'est triste le naufrage d'une civilisation, c'est triste de voir tomber ses plus belles intelligences : on commence par se sentir mal à l'aise dans sa vie, et on finit par aspirer à l'établissement d'une République islamique* ».

On pourra reprocher à Houellebecq son ambiguïté : fait-il le procès de la société libérale ? Est-il complaisant à l'égard d'un monde qui lui fournit la matière de son inspiration ? En tout cas, il décrit avec une précision clinique un monde moderne où s'applique le contraire du mot de Saint-Just selon lequel « *le bonheur est une idée neuve en Europe* ». Dans les romans de Houellebecq, je le cite : « *le bonheur n'était pas un horizon possible. Le futur était vide* ». Ou alors : « *nous n'avons plus vraiment d'objectif assignable* ». Mais en même temps, on sent en lui un bonheur d'écrire, une sorte de pessimisme jubilatoire.

Houellebecq m'amène naturellement à ma conclusion comme aussi le mot de Jacques Julliard « *Nous sommes devenus agnostiques en matière d'avenir* ».

Ceux qui croyaient au progrès imaginaient un avenir radieux avec une certitude quasi religieuse. Or justement ce qui manque aujourd'hui, c'est la certitude. Comme le disait Lévi-Strauss : « *l'humanité en progrès n'est pas comme un personnage gravissant un escalier, mais comme un joueur de dés* ».

L'avenir est devenu inquiétant et imprévisible. C'était la conclusion de François Furet, dans son livre *Le passé d'une illusion*. Il y montre que le communisme soviétique est mort de décomposition interne, dont Gorbatchev n'a été que l'accélérateur avant que son rival Eltsine en devienne le liquidateur. Mais du coup, exit le sens de l'histoire. Les régimes communistes cèdent la place en quelques mois, à tout ce qu'ils croyaient avoir détruit : la propriété privée, les droits de l'homme, la séparation des pouvoirs : « *la panoplie entière de la démocratie libérale* ». Mais alors, ajoute François Furet, « *Si le capitalisme est devenu l'avenir du socialisme, si le monde bourgeois succède à la révolution prolétarienne, que devient l'assurance sur le temps ? L'histoire redevient ce tunnel où l'homme s'engage dans l'obscurité... incertain sur son destin, dépossédé de l'illusoire sécurité d'une science de ce qu'il fait. Privé de Dieu, l'individu démocratique voit trembler sur ses bases, en cette fin de siècle, la divinité histoire : angoisse qu'il va lui falloir conjurer* ».

Mais l'angoisse peut être féconde : s'il n'y a pas de verdict de l'histoire, l'heure est au volontarisme. C'est ce que, bien avant François Furet, pensait Raymond Aron : « *l'incertitude de l'avenir interdit le scepticisme et l'abdication* ». Cela peut être une conclusion, que l'on peut formuler autrement : pratiquer le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté.

J'ai bien conscience que, face au désastre contemporain, cette conclusion ne fait pas vraiment le poids, mais je n'en ai pas d'autre à vous proposer.

Danièle Masson

Table des matières

Donc, d'abord, une brève promenade sémantique.....	3
I – Quelques illustrations chez les dévots ou les pourfendeurs du progrès.....	4
II – Une religion substitutive.....	5
III – Et j'en viens à ma troisième partie :.....	8
IV – D'où les désillusions du progrès.....	10

